

Paris, Août 1926.

REVUE DE L'AMÉRIQUE LATINE

Mon conte de Maupassant

Je m'approchai de deux individus qui causaient dans le train et j'entendis :

— La vie est pleine de contes à la Maupassant ; malheureusement il y a fort peu de Guys !

— Pourquoi Maupassant et non Kypling, par exemple ?

— La vie, c'est de l'amour et de la mort, et tout l'art de Maupassant n'est autre chose qu'une peinture ingénieuse de l'amour et de la mort. Ses scénarios changent comme aussi les acteurs, mais la substance reste la même : l'amour sous sa seule face impressionnante, quand il culmine dans l'attitude violente d'un faune incendié de luxure, et la mort, le rôle de la vie en transe, le cinquième acte, l'épilogue physiologique. L'amour et la mort, mon cher, sont les deux uniques moments où cette pitrerie, la vie, arrache enfin son masque et frémit d'un délire tragique.

— ?

— Ne ris pas. Je ne m'amuse pas à faire des phrases. Je vais me justifier : paillasses inconscients, nous passons notre existence à nous singer les uns les autres, à copier les gestes de la civilisation et nous ne cessons de mentir à la nature qu'au moment où celle-ci réagit brutalement, met à nu l'instinct hirsute ou bien crie l'« assez » final de la mort et renvoie le détestable pitre à sa poussière. Si tu aimes mieux, pour trouver du sérieux et de la grandeur à la vie il faut que s'arrête de manœuvrer ce pauvre pantin, l'homme, guidé et dirigé par les religions, les codes, la morale, les modes, et toutes les tromperies de son invention et qu'entre en scène la nature brute.

— A propos de quoi toute cette philosophie ? Il fait si chaud !

Le train roulait entre São João et Quiririm, région de rizières en plein travail de récolte. Les champs moissonnés ressemblaient à des cheveux blonds coupés à la tondeuse. Un vrai paysage européen de blés. Par instants, des tableaux de Millet passaient devant nos yeux,

lentement dans le lointain, rapides de près : des silhouettes de femmes, panier sur la tête, arrêtées à regarder le train, des silhouettes d'hommes entassant des gerbes d'épis pour le battage du lendemain, des voitures attelées de bœufs chargées de sacs de céréales. Comme, dans le soir tombant, la Mantiqueira n'était plus qu'une touche sombre d'indigo sabrant la tache évanescence de l'azur, nous vîmes dans un coin l'original de l'Angelus.

— Je vais te dire tout de suite à propos de quoi toute cette philosophie.

Il regarda par la fenêtre sans rien dire pendant quelques instants. Tout à coup, désignant du doigt un vieux saraguiri qui surgit au bord de la ligne et disparut instantanément en arrière, il continua :

— C'est à propos de cet arbre. Il a été un des comparses de mon conte de Maupassant.

— Raconte-le moi, si ce n'est pas trop long.

Le premier des interlocuteurs ne se cala pas dans son siège ni ne s'éclaircit la voix en toussant comme il est de style. Sans transition, il commença immédiatement à raconter :

Un colporteur italien demeurait par ici : figure sinistre de bandit, joueur, buveur, tout le temps en bisbilles avec les autorités. Un jour, — à ce moment-là j'étais délégué de la police, — de jeunes voyous vinrent m'avertir qu'à un certain endroit on avait trouvé le « corps mort » d'une vieille, tuée à coup de faux. Je me rendis sur les lieux.

— C'est là, près de ce saraguiri, me dit-on quand nous arrivâmes près de cet arbre qui vient de passer.

Spectacle repoussant. J'ai encore sur la peau le frisson d'horreur qui me courut par tout le corps au moment où je donnai du pied dans une chose molle. C'était la tête de la vieille, à moitié cachée sous des feuilles sèches. Le bandit l'avait sectionnée du tronc et l'avait jetée à quelques mètres de distance. Comme, par système, je me méfiais de l'Italien, je le fis arrêter. Il y avait de vagues indices. On l'avait vu sortir avec sa faux pour couper de l'herbe, le soir du crime. Cependant, en l'absence de preuves concluantes, on le remit en liberté malgré moi, car j'étais de plus en plus persuadé de sa culpabilité. Je devinais en cet individu sordide — et on nie toute valeur aux pressentiments — le misérable assassin de la pauvre petite vieille.

— Quel intérêt avait-il donc à commettre ce crime ?

— Aucun. C'était du reste ce qu'il alléguait. Et c'était aussi comme argumentait la courte logique triviale de tous les gens. Cependant j'é

fis surveiller, certain que c'était lui, le criminel. La crapule ne resta pas longtemps dans le pays. Il se défit de son négoce et disparut. Moi, de mon côté, je quittai ma charge à la police, et il ne me resta bientôt plus du crime que le souvenir très net de ce choc mou dans la tête de la vieille.

Quelques années plus tard, le crime revint sur l'eau. La police avait réuni de véhéments indices contre l'Italien, qui vivait à São Paulo, dans un état de profonde déchéance, pensionnaire du violon pour vol et ivrognerie. Il fut arrêté et renvoyé par ici, où le jury aurait à décider de son sort.

— Tes pressentiments ?

Le narrateur se mit à rire malicieusement et continua :

— Il ne résista, ni ne réagit, ni ne protesta. Il monta dans le train, au Braz, et fit le voyage, tête basse, sans dire un mot, jusqu'à São José. A partir de cette station (c'est un homme de l'escorte qui me l'a raconté), il se mit à regarder attentivement par la fenêtre, comme s'il cherchait à découvrir quelque chose dans le paysage. Quand enfin il arriva en face du saraguri, il bondit d'un bond de chat et se jeta par la fenêtre. On le ramassa mort, le crâne ouvert, le chou-fleur de sa cervelle épandu au pied de l'arbre fatal.

— Le remords ?

— Voilà mon conte de Maupassant ! J'en ai eu l'impression dans les mots du soldat de l'escorte : « Il resta, la tête baissée, jusqu'à São José. A partir de là il regarda par la fenêtre, jusqu'à ce qu'il ait reconnu l'arbre, et bondit. » Dans le cours ingénu de cette narration, je lisais toute la tragédie intime qui avait dû se passer dans ce cerveau ; je compris tout un drame psychologique, qui ne serait jamais écrit.

— C'est curieux ! commenta l'autre, pensivement.

— Ce qu'il y a de plus curieux, conclut le narrateur, avec une lenteur calculée, c'est que, plus tard, un des voyous qui avaient dénoncé le crime, le fils de la vieille, arrêté pour un horrible assassinat à coups de faux, avoua également avoir tué la vieille, sa mère.

— ???

— Ce pauvre Oscar Wilde, mon cher, avait bien raison quand il disait : « La vie sait mieux imiter l'art, que l'art ne sait imiter la vie. »

MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).